Ami du Clergé du 30 juin 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XL. 7e *Dim. après la Pentecôte :* Les œuvres et l'action, 369. — XLI. 8e *Dimanche :* Une mauvaise gérance, 370.
Courtes instructions sur le Symbole. — XLVI. Institution divine de l'Eglise, 371.
Les Saints Patrons. — *Sainte Anne, Patronne des mères chrétiennes :* Exemples qu'elle nous donne, 373.
Pour la fête de sainte Anne. — I. Elevez vos enfants jusqu'à Dieu, 375. — II. Les principes d'éducation de sainte Anne, 376.
Sujets de circonstance. — Sermon de charité pour un Orphelinat de garçons, 377. — Allocution pour des Noces d'or, 378.
Allocutions de mariage. — II. Félicitations et vœux, 379.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXXIII. L'Ecclésiaste, 381. — XXXIV. Le Cantique des cantiques, 382.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Un cri arraché au démon, 384.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XL

7e Dimanche après la Pentecôte

LES ŒUVRES ET L'ACTION

Mes frères,

L'évangile que vous venez d'entendre se termine par une remarque dont nous pouvons faire l'objet d'utiles réflexions. Le Sauveur parle en ces termes : « Tout homme qui me dit : Seigneur ! Seigneur ! n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux. » Que pouvons-nous conclure de cette sentence prononcée par le Maître ? Le voici.

I

C'est que, premièrement, la prière n'est pas tout dans la vie du chrétien. Les impies nous font souvent ce reproche d'accorder trop à la puissance de la prière, et de faire consister la sainteté dans la multitude des oraisons, dans des formules vaines qui n'ont qu'un résultat : celui d'illusionner les personnes pieuses, et de leur faire croire que le paradis est à elles, parce qu'elles auront souvent prié Dieu, parce qu'elles l'auront fatigué de leurs supplications.

Le reproche est peut-être fondé, quoique cependant il ne faille pas oublier que, dans notre religion, aucun acte bon, utile au salut, n'est possible sans la grâce. Or la grâce s'obtient par la prière, et la prière, à son tour, selon la recommandation même de Jésus-Christ, doit être incessante, parce que la grâce nous est nécessaire à chaque instant.

Mais la prière ne suffit pas. Il n'y a pas de plus sérieuse preuve d'amour et de charité que celle des actions. C'est en vain que vous répéterez à Dieu que vous croyez en lui, que vous espérez en lui, que vous l'aimez, si votre foi, votre espérance, votre charité ne deviennent pas visibles, palpables, si ces sentiments ne s'incarnent pas, pour ainsi dire, dans vos actes et dans votre conduite.

Et combien il y en a qui se comportent ainsi, et dont la vie est un perpétuel démenti infligé à leur *Credo !* Qu'ils veuillent bien réfléchir à la menace du Sauveur ! Ils ne pourront pas entrer dans le royaume des cieux, car, quoi qu'ils disent, ils n'ont pas l'amour de Dieu, puisqu'ils ne font pas la volonté de Dieu.

Mais qu'est-ce que veut bien dire cette expression : *faire la volonté de Dieu ?* Cela veut dire : accomplir tous les dix commandements sans exception, adorer Dieu, se respecter soi-même, aimer son prochain, éviter le mal non seulement en action, mais même en désir et en pensée. Cela veut dire aussi accomplir fidèlement les commandements de l'Eglise. Car l'Eglise nous manifeste par ses lois la volonté du Créateur : qui l'écoute, écoute Jésus-Christ ; qui la méprise, méprise Jésus-Christ, et par conséquent Celui qui a envoyé Jésus-Christ.

II

Tel est le prix du salut. Il le faut obtenir par le labeur ; nous devons être, au ciel, les fils de nos œuvres ; et si Dieu nous donne sa grâce, nous, nous devons lui donner le concours effectif de notre liberté et de notre activité.

Et ce dernier mot d'*activité* m'amène à une seconde réflexion analogue à la première. Elle vise surtout la conduite publique des catholiques. Est-ce exagéré de dire combien nous sommes enclins à nous répandre en lamentations inutiles, à pleurer, nouveaux Jérémies, sur les ruines amoncelées par l'impiété et l'irréligion, à nous plaindre des bouleversements survenant dans le monde et la société moderne ? Nous ne voyons que désordre, décadence, l'Eglise méprisée, le bon Dieu oublié, la morale offensée, le Décalogue bien mutilé; nous clamons notre indignation et notre angoisse à tous les échos du ciel. « Nous sommes perdus, ô mon Dieu, si vous ne venez pas à notre secours, si vous ne frappez un grand coup, si vous ne dessillez les yeux des hommes aveuglés par l'orgueil et l'amour des biens terrestres. » Puis les chrétiens se croisent les bras et attendent que Dieu exauce leurs supplications.

M. f., leurs plaintes font honneur à ces chrétiens ; elles dénotent une âme sensible, dans laquelle les nobles sentiments ne sont pas complètement atrophiés, un cœur capable de vibrer pour les grandes causes, et un esprit qui comprend que l'irréligion est pour un peuple le plus grand des malheurs, et le signe précurseur de la décadence, s'il s'y abandonne.

Mais ces plaintes ne suffisent pas. Non, il ne suffit pas que l'esprit comprenne, que le cœur palpite, que l'âme tressaille au spectacle des ruines morales qui nous attristent. Il faut aussi et surtout que le bras s'agite, c'est-à-dire que nous devons être des hommes d'énergie et d'action. Autrement nous ne pourrons pas aboutir, comme c'est notre ambition, n'est-ce pas, à faire régner Dieu sur la terre, à établir son empire sur les âmes, à le faire aimer et respecter, comme il doit l'être, par les peuples et les individus. La cause du bien sera compromise parce que l'effort dans l'union aura manqué.

— C'est bien vrai, direz-vous. Mais comment faut-il s'y prendre et quel moyen avons-nous de secouer notre torpeur ?

— M. f., regardez à côté de vous, vous répondrai-je; étudiez l'armée du mal, son organisation, son fonctionnement, son dévouement et même, je ne crains pas de le dire, son héroïsme satanique dans la lutte qu'elle livre à la religion et à l'Eglise, et vous saurez ce que vous devez faire : de l'action catholique.

Quant au mobile assez puissant pour venir à bout de vos hésitations, pour vous donner le courage de l'apostolat et au besoin la force du sacrifice, c'est celui qu'a mentionné Jésus-Christ, à savoir, l'obtention du royaume de Dieu, le ciel, le bonheur dans l'autre vie.

Et puisque vous avez la foi, puisque vous croyez aux récompenses éternelles, soyez donc des chrétiens en action, car le motif de la lutte est plus que suffisant. Ainsi soit-il.

XLI

8e Dimanche après la Pentecôte

UNE MAUVAISE GÉRANCE

Mes frères,

Pourquoi notre vie n'est-elle pas assez active et assez féconde ? Pourquoi manquons-nous de courage pour le travail, d'énergie dans l'épreuve, de générosité en face du sacrifice, de fixité dans nos résolutions ? L'une des raisons est que nous ne sentons pas assez notre dépendance, nous n'avons pas une conscience assez nette de notre responsabilité ; contrairement à la recommandation du Sage qui nous invite à voir en toutes choses le but à atteindre, nous vivons comme si nous ne relevions que de nous-même et comme si nous ne devions de comptes à personne.

Cet aveuglement si préjudiciable à notre âme trouverait son remède dans la pensée fréquente de l'avertissement que nous donne l'évangile de ce jour, et de l'étendue de nos obligations. Qu'elle nous occupe donc aujourd'hui, cette salutaire considération, et que nous la mettions à profit dans la pratique de notre vie !

I

Dans la maison des riches chez les anciens, chez les grands seigneurs du Moyen-Age, en certains hôtels princiers ou bourgeois de nos jours, on compte un nombreux personnel domestique. L'intendant y occupe la première place ; le maître s'en remet à lui de la gestion de ses domaines, de ses biens, de l'attribution du travail à chaque serviteur, de la surveillance et de l'entretien de toutes choses. Fonction délicate, tentante, troublante, que celle de cet homme, de quelque nom qu'on l'appelle, — intendant, gérant, régisseur, gouverneur, homme d'affaires, — parce qu'elle comporte la maniance de gros revenus, met en relations avec tous les fournisseurs, encaisse les recettes et règle les dépenses ; fonction à laquelle s'attache dans l'histoire une réputation trop souvent détestable. Les prévarications y deviennent plus fréquentes à mesure que la religion, seule base de la parfaite probité, vient à manquer. « Parmi les dispensateurs, a dit S. Paul, on cherche celui qui est fidèle » (I Cor., IV, 2).

Intendants, nous le sommes tous, sans exception, par rapport à Dieu. Il est, lui, l'Auteur de tout don, le riche par excellence. Biens naturels, biens surnaturels, biens du corps, biens de l'âme, bien personnel, bien social, nous tenons tout de lui et il donne à chacun le soin de tout gérer. Nous n'en sommes point les propriétaires, mais seulement les économes, les administrateurs ; nous en avons la jouissance, mais seulement dans les conditions posées par Dieu lui-même. S'il nous en fait les dépositaires, les gérants, ce n'est point pour sa seule gloire, c'est aussi pour la nôtre ; nous sommes intéressés à ce qu'ils produisent et rapportent le plus possible. Une quote-part dans les bénéfices nous est assurée.

Par la sainteté de notre vie intime, par l'édification de nos exemples, par notre zèle enfin, — ordres à nos subordonnés, conseils à nos amis, influence que nous permettent d'exercer notre situation, notre condition, notre fortune, — il nous est possible, si nous le voulons, de procurer la gloire divine et de préparer notre éternelle récompense.

II

Le régisseur de notre parabole trompait depuis longtemps la confiance de son maître. Ses détournements n'étaient connus que de quelques complices sans doute ; il était encouragé par ses succès, et il faisait fond sur le silence intéressé de certains de ses subalternes, sur le servilisme des autres. C'est l'erreur de ces personnages de second rang de se croire seuls habiles et de trop compter sur la bonhomie, disons le mot, sur la bêtise humaine. Mais un moment arrive où le dupeur est lui-même dupé.

Ne sommes-nous pas tous des régisseurs plus ou moins indélicats, dissipant, gaspillant les dons de Dieu, mésusant de ses grâces ?

1° Peut-être nous remplissons mal nos *devoirs d'état*. Chez quelques-uns, c'est manque de délicatesse et de loyauté. Comme notre intendant, on s'imagine que Dieu n'en saura rien, qu'il n'y regarde pas de si près ou qu'il n'y attachera pas grande importance. Chez d'autres, c'est ignorance, prétention ou suffisance orgueilleuse : on croit n'avoir pas à répondre de ses actes, on se dit libre d'user à son gré de ses sens et de ses facultés. Chez le plus grand nombre, c'est incurie et paresse : on n'y pense pas, on ne veut pas s'imposer l'effort nécessaire pour s'acquitter consciencieusement de ses obligations, et apporter tous ses soins au travail que l'on doit fournir.

2° Beaucoup négligent leurs *devoirs de religion* ; ils les regardent comme secondaires, comme facultatifs ou comme surérogatoires, et ils les font passer après tout le reste. Trop facilement on les sacrifie aux affaires, au plaisir ; on trouve tous les prétextes pour s'en dispenser. De nos jours surtout, où chaque dimanche on fuit son foyer, on cherche toutes les occasions de déplacements, de voyages, de divertissements, on n'a plus de temps pour honorer Dieu et s'occuper de son âme. La diminution des heures de travail, loin de favoriser le service de Dieu, n'aboutit qu'à l'entraver ; l'excès de loisirs ne peut qu'engendrer l'omission des pratiques chrétiennes.

3° Ne faisant plus de place à Dieu dans sa vie ou en la réduisant chaque jour davantage, on ne cherche point à procurer sa gloire au dehors, on se désintéresse de sa cause, on ne barre pas la route, on l'ouvre au contraire, à l'impiété ou à l'indifférence. Ne voit-on pas même des chrétiens qui se rallient au parti des ennemis de Dieu par entraînement ou par faiblesse, par ambition ou par crainte ?

III

L'évangile ne laisse pas soupçonner quel sentiment ou d'envie, ou de méchanceté, ou de mécontentement, ou de charité, a porté quelqu'un à avertir le maître des malversations de son gérant. Ce qui est

certain, c'est qu'il lui fut dénoncé comme dissipateur de ses biens. Etait-ce au jeu, en bonne chère, en débauches, en fêtes, en dépenses luxueuses ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que l'accusation avait été appuyée de preuves convaincantes, pour que le maître ayant fait venir son intendant, lui ait, sans information préalable, enjoint de rendre compte de sa gestion et lui ait signifié sa destitution.

Tous nous devrons, un jour, comme le serviteur, entendre la parole du souverain Seigneur de toutes choses : « Rendez compte de votre administration. » Ce sera le jour de notre comparution en tête à tête avec lui, devant son tribunal. Dieu n'aura pas eu besoin des dénonciations de qui que ce soit pour connaître les abus de confiance, les fraudes, les injustices, dont nous nous serons rendus coupables. Sa science infinie lui suffit. C'est notre conscience qui se fera la révélatrice de toute notre vie. Il ne sera pas besoin d'une inspection minutieuse, d'une investigation profonde pour mettre à découvert tous nos actes, jusqu'à nos plus secrètes intentions. A la lumière de l'éternité, notre reddition de comptes sera instantanée et aura lieu d'elle-même sans intervention d'aucune sorte.

IV

Mis en présence des faits qui lui sont reprochés, le régisseur atterré ne proteste ni ne se justifie; la vérité est trop éclatante. Mais quelle terrible déclaration il lui faut entendre !... C'est la révocation sans retour.

Au tribunal du Souverain Juge, l'âme du pécheur devant la mise au grand jour, précise, circonstanciée, de ses prévarications, ne trouvera non plus aucune excuse à alléguer, aucune défense à tenter. Elle ne pourrait que répéter avec le Psalmiste : « Vous êtes juste et votre jugement est conforme à la rectitude. »

N'attendons pas ce jour redoutable des révélations d'outre-tombe. Pour prévenir les rigueurs de cette comparution, on ne saurait trop recommander d'interroger souvent ici-bas sa conscience en toute loyauté et impartialité, afin de savoir si elle n'a pas à nous reprocher le gaspillage, l'abus, la dissipation des biens de Dieu, et d'en venir à une plus équitable administration, je veux dire, de les faire servir à sa gloire et à notre sanctification.

Mettons à profit, m. f., l'avertissement que nous donne aujourd'hui l'évangile, et pendant qu'il en est temps, préparons-nous un jugement moins terrible ; que nos comptes avec Dieu soient en règle. Au lieu de nous décourager à la vue de nos infidélités, suivons le conseil du divin Maître : faisons-nous des amis, en pratiquant le bien autour de nous, en prodiguant dans notre sphère d'action les bienfaits et les bonnes œuvres, et le Souverain Juge, non content de louer notre prudence, comme le maître de l'évangile, la récompensera selon sa consolante et encourageante promesse : « La charité couvre la multitude des péchés. » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XLVI

INSTITUTION DIVINE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Le 9e article du Symbole proclame que nous croyons à la Sainte Eglise catholique. Il ouvre ainsi un vaste champ à nos méditations et nous invite à mieux connaître cette Eglise à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Dans ce but, nous allons examiner successivement : l'institution divine de l'Eglise, — sa nature et sa constitution, — les notes qui la caractérisent, — son indéfectibilité et son infaillibilité, — son magistère et sa hiérarchie, — enfin ses rapports avec les autres sociétés qui se rencontrent ici-bas.

Bornons-nous aujourd'hui à son institution divine.

A ce sujet trois questions se posent : En quoi consiste l'Eglise ? — Quand et par qui a-t-elle été établie ? — Dans quel but ?

I. — *Ce qu'est l'Eglise*

A s'en tenir au sens étymologique, le mot *église* vient d'un terme grec qui signifie : *assemblée*. On pourrait donc l'appliquer à des réunions de toutes sortes, à des foires comme à des congrès. Mais peu à peu l'usage a restreint cette signification et a réservé le nom d'église soit à la réunion des fidèles chrétiens, soit à l'immeuble dans lequel ils se groupent pour leur culte. Nous n'avons à retenir ici que le sens de « collectivité de fidèles ». Encore faut-il le déterminer exactement.

Dès les premiers siècles, en effet, des erreurs se produisirent sur le sens de ce vocable. Les Donatistes et les Pélagiens, puis plus tard les Cathares et les Vaudois, ne concevaient l'Eglise que comme la réunion des âmes justes, indemnes de tout péché. Après eux, les Hussites en firent la « congrégation » des prédestinés. On voit combien cette erreur était grosse de conséquences : étant donné que nous ne pouvons, ici-bas, distinguer sûrement l'innocent du coupable, il eût été impossible de déterminer qui appartient à l'Eglise et doit se soumettre à ses lois. Luther alla plus loin encore : il considérait qu'il suffit à chacun d'avoir la foi, une certaine connaissance de l'Ecriture, et de juger ensuite par lui-même ce que Dieu attendait de lui ; cela aboutissait à nier la hiérarchie ecclésiastique et rendait absolument impossible la constitution d'une société vraiment organisée.

Toutes les fausses conceptions modernes de l'Eglise dérivent plus ou moins de ces vieilles hérésies, soit qu'elles exagèrent l'idéal de sainteté requis, soit qu'elles réduisent la religion à une morale sans dogme, soit qu'elles proposent une formule en quelque sorte panthéiste, ou qu'elles considèrent l'Eglise comme le stade temporaire d'une évolution qui mènera l'on ne sait où.

En face de ces théories qui sapent les fondements mêmes de l'idée d'une assemblée régulière, le catholicisme maintient son immuable doctrine, à la fois plus claire et plus sûre. « L'Eglise, enseigne-t-il, est la société des fidèles fondée par Notre-Seigneur et gouvernée en son nom par le Pape et les Evêques qui lui sont soumis. »

Tous les éléments constitutifs d'une société complète se trouvent dans cette définition. Le mot *société* par lequel elle débute montre d'abord que le salut n'est pas une œuvre égoïstement individuelle, et que nous devons nous unir pour servir Dieu comme Dieu lui-même l'a voulu. — Mais, pour participer à cette unité sainte, il faut de toute nécessité croire les vérités surnaturelles qui ont été révélées aux hommes. En conséquence ne seront admis dans l'assemblée que les fidèles, c'est-à-dire ceux qui ont la foi. — L'origine de la société en question est ensuite indiquée : c'est le Christ qui a fondé l'Eglise. Celle-

ci, par suite, jouira d'une autorité infiniment supérieure à celle des organismes inventés par les hommes. — Enfin, puisque Jésus est remonté au ciel, il a fallu nécessairement qu'il laissât quelqu'un pour gouverner et administrer la Société instituée par lui, sans quoi elle serait bientôt anéantie dans le chaos des idées et des rivalités personnelles. Il a pourvu à ce besoin en accordant les pouvoirs du commandement au Pape et aux évêques, qui sont respectivement les successeurs hiérarchisés de S. Pierre et des autres Apôtres. Mais il est à noter que ces hommes qui remplissent une fonction divine, ne l'exercent pas en vertu de leur valeur propre : ils sont les délégués du Seigneur, et c'est ce que précise notre définition quand elle souligne que les Pontifes dirigent l'Eglise au nom de Jésus.

De tout cela il résulte que l'Eglise doit rester immuable jusqu'à la fin des temps, puisque sa constitution vient de Dieu et que nul homme ne peut modifier ce qui à été réglé par Dieu. Sans doute, les chefs ecclésiastiques ont le droit d'opérer les adaptations de détail imposées par les circonstances, mais ils ne peuvent pas toucher aux caractéristiques essentielles que nous venons d'énumérer.

Dans ce sens strictement précis, l'*Eglise* ne comprend donc que les fidèles actuellement sur la terre, puisque ceux-là seuls sont directement soumis à la juridiction ecclésiastique. Mais le terme d'*Eglise* s'emploie aussi légitimement dans un sens plus large, quoique aussi exact. On adjoint aux fidèles vivants les saints du paradis et les âmes du purgatoire. Il serait absurde de les exclure d'une société essentiellement divine. Mais alors on divise l'Eglise en trois sections : *militante,* celle qui lutte pour le salut actuellement ici-bas ; *souffrante,* celle qui achève d'expier dans le purgatoire ; *triomphante,* celle qui a déjà reçu sa récompense dans le ciel.

II. — *Quand et par qui fut instituée l'Eglise*

De même que l'on peut étendre la notion de l'Eglise au-delà des limites terrestres, en y comprenant l'assemblée des saints et celle des âmes séparées qui achèvent leur purification, ainsi on peut la développer dans le temps jusqu'à l'origine du monde. « Le corps de l'Eglise, dit S. Thomas d'Aquin, est constitué par les hommes existants du commencement à la fin du monde. » Une pareille universalité correspond bien aux buts assignés à cette association universelle, ainsi qu'à la majesté des plans immenses du Seigneur.

Mais il va de soi que cette affirmation doit être entendue très différemment selon qu'on se place avant ou après la mission de Jésus-Christ sur la terre. Pendant toute la durée de l'Ancien Testament, il ne pouvait être question d'une Eglise chrétienne, puisque le Christ n'avait pas encore paru. Et le gouvernement des fidèles était forcément remis aux mains d'autres pontifes que le Pape et les évêques, puisque ceux-ci n'avaient pas été institués. L'Eglise n'existait donc que dans un état préparatoire, extrêmement différent de sa situation actuelle qui doit désormais persévérer jusqu'à la consommation des siècles.

Aussi il n'y a rien de contradictoire à ajouter à l'indication précédente cette vérité essentielle : c'est Notre-Seigneur lui-même qui, personnellement et immédiatement, a institué l'Eglise.

En effet, toujours d'après S. Thomas, « celui-là fonde quelque chose qui lui donne la force et la puissance. » Et c'est bien ce que le Sauveur a fait. Il a établi la Société sainte dans une foi fixe et déterminée, comme il le démontra, par exemple, lorsqu'il a dit aux Apôtres : « Allez, enseignez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous ai ordonné. » Ou encore : « Prêchez l'Evangile à toute créature... Quiconque ne croira pas, sera condamné. » Il a donné aux hommes le moyen normal d'agrégation à la Société, le baptême ; puis le lien sacré d'amour, la nourriture commune des fidèles, l'Eucharistie. Enfin il a remis aux chefs qui devaient perpétuer son œuvre les pouvoirs qui dépassent toute possibilité humaine : « Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. » Ainsi l'Eglise achevait de se former dès l'instant où elle était pourvue d'un gouvernement dont la légitimité était incontestable, puisque le Christ investissait ses Apôtres d'une autorité surnaturelle, en les envoyant comme son Père l'avait envoyé lui-même.

Il convenait, d'ailleurs, que ce fût un Dieu qui réalisât cette œuvre divine entre toutes. N'était-ce pas le moyen d'assurer plus fermement notre foi que si une pareille tâche avait été confiée à un mortel dont la mission eût prêté bien davantage à la discussion et à la critique ? Et Dieu qui, dans le travail merveilleux de la Création, avait veillé directement à fixer le rôle des êtres les plus humbles et à assurer leur destin, pouvait-il s'en remettre à d'autres que lui du soin primordial d'organiser la Société suprême qui, non seulement couronne l'œuvre créatrice terrestre, mais la relie à l'infinité des cieux ? Comment, d'ailleurs, peut-on penser que le Messie, qui prenait tant de soin pour réunir les âmes errantes, aurait négligé de leur assurer, après son retour à la droite du Père, la permanence de cette union sans laquelle tous ses efforts auraient été rapidement rendus inutiles ? Le bon sens, aussi bien que les textes sacrés, exige que l'Eglise chrétienne soit du Christ.

Seulement, avec sa prudente sagesse, Notre-Seigneur a voulu s'y reprendre à plusieurs fois pour cette sublime constitution. S'il n'avait dit qu'un mot, un jour, comme en passant, cela aurait suffi, sans doute, et les esprits doctes et savants n'auraient pas hésité à y croire. Mais combien d'ignorants, combien de faibles, auraient laissé passer inaperçue la divine parole ! Il fallait donc insister, et Jésus, à plusieurs reprises, insista.

Il commença d'abord par annoncer son dessein comme un projet futur : « Tu es Pierre, dit-il à son futur Pape, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Puis successivement il posa les assises de l'édifice spirituel. Il dévoila les dogmes peu à peu, il institua les sacrements en des circonstances diverses, il établit les bases de la hiérarchie. Au moment où il venait de rendre le dernier soupir sur la croix, le coup de lance du centurion fit couler ce sang et cette eau avec lesquels, dit S. Thomas, coulèrent aussi les sacrements et se trouva consacrée l'Eglise. Après la Résurrection, vint la confirmation de la promesse faite à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Puis le Maître avertit ses apôtres d'avoir à demeurer à Jérusalem jusqu'à ce que l'Esprit-Saint fût descendu sur eux. Et, à dater du jour de la Pentecôte, l'Eglise fut définitivement établie, sans que rien d'essentiel lui manquât.

Depuis lors vingt siècles ont passé ; mais l'œuvre de Jésus s'est maintenue telle qu'elle était sortie à la fois de ses mains et de son cœur. Les développements successifs qui se sont produits et se produiront encore dans la société des fidèles n'altèrent en

rien sa nature institutionnelle. Il en sera de même jusqu'au dernier instant du monde.

III. — *Le but assigné à l'Eglise*

Dieu ne fait jamais rien en vain. Il avait donc un plan déterminé lorsqu'il décida la création de l'Eglise. C'est ce plan qu'il nous reste à rechercher.

On doit partir de ce principe que le Seigneur, dans la création, a tout ordonné pour aboutir à conduire les hommes à leur destinée finale qui est le ciel. Pour y arriver, il faut procéder à la sanctification des âmes. L'Eglise doit donc tendre à cette fin et, de plus, elle est le moyen le plus apte à la réaliser.

Que l'Eglise tende à notre sanctification, la chose est trop évidente pour avoir besoin d'être démontrée. Qu'elle la facilite de la manière la meilleure, cela est également incontestable. En effet, sans elle, chaque individu serait livré à ses propres forces, c'est-à-dire à sa propre faiblesse. Isolé au milieu des périls de toutes sortes, comment arriverait-il à triompher ? Sans doute il lui resterait toujours la grâce. Mais cette grâce elle-même ne lui parviendrait que moins abondamment, sans la réception des sacrements qui suppose l'intervention de l'Eglise. — De plus, en pratique, comment un homme seul réunirait-il la somme de connaissances nécessaires pour orienter sa vie vers Dieu ? Où trouverait-il des conseils autorisés, des appuis sûrs, des ordres parfois indispensables ? L'Eglise lui offre tout cela et bien d'autres secours encore. On ne voit pas bien par quel système elle pourrait être remplacée.

Notre-Seigneur, du reste, a voulu souligner plus d'une fois qu'il entendait se servir de l'Eglise comme d'un instrument qui développerait sa mission salvatrice. « Je vous ai choisis, affirmait-il à ses disciples, pour que vous alliez et que vous portiez des fruits, et que vos fruits persistent. » C'est à eux, et par conséquent à l'Eglise dont ils étaient le germe, qu'il a confié le soin de prêcher, de baptiser, de consacrer, d'absoudre. C'est encore à l'Eglise qu'il a promis qu'elle se perpétuerait à travers les âges et que Dieu lui accorderait les charismes inouïs qui lui permettraient de mener à bien sa tâche.

L'Eglise, à son tour, a parfaitement compris ce que le Bon Pasteur attendait d'elle. Les témoignages en abondent. S. Ignace d'Antioche déclarait, dès les premiers temps, que ceux que la pénitence ramène à l'unité de l'Eglise vivraient selon Jésus-Christ. Et pour affirmer que l'Eglise seule est destinée à assurer notre salut, il ajoutait : « Si quelqu'un suit les fauteurs de schisme, il n'obtiendra pas l'héritage du royaume divin. » S. Irénée insistait dans le même sens : « Dieu a placé dans l'Eglise des apôtres, des prophètes, des docteurs et toute l'opération universelle de l'Esprit-Saint ; ceux-là n'y participent point qui n'accourent pas a l'Eglise. » Voici maintenant S. Cyprien : « Nous naissons dans le sein de l'Eglise, nous sommes nourris de son lait, nous sommes animés par son esprit. » Il ne craignait pas de dire aussi : « Celui-là ne peut avoir Dieu pour Père qui n'a pas l'Eglise pour Mère. » Tout cela se résume dans la forte parole de S. Augustin : « L'Eglise catholique seule est le corps du Christ... Que celui donc qui veut avoir le Saint-Esprit veille à ne pas rester en dehors de l'Eglise. » Le but que Dieu a assigné à son Eglise est donc incontestablement la **sanctification des hommes, la conduite des âmes au Paradis.**

Il en résulte que l'Eglise sera, avant tout, une société surnaturelle, puisqu'elle dépassera les bornes des contingences terrestres, et une société spirituelle, puisqu'elle est faite pour les âmes. Cela n'empêche pas que, comme nous le dirons bientôt, l'Eglise reste une société tangible, accessible à nos sens, mise à la portée de nos corps matériels. Mais l'élément temporel de l'Eglise reste toujours subordonné à son but d'ordre spirituel.

Notons encore que l'Eglise est une société nécessaire, car personne ne peut parvenir à la vie bienheureuse sans passer par la voie de la sanctification, et la sanctification est l'apanage de la religion dont le Christ a confié la garde à l'Eglise qu'il a fondée.

* *

Nous devons donc croire à l'Eglise : elle a le dépôt de la Vérité révélée. Nous devons obéir à l'Eglise : elle représente Jésus parmi nous. Nous devons nous confier à l'Eglise : elle a l'assistance du Saint-Esprit. Mais nous devons aussi aimer l'Eglise : c'est la cité sainte du Dieu vivant, c'est la grande patrie où se groupent les âmes élues, c'est la Mère toujours vigilante qui apaise et qui sourit, qui dirige et qui console, qui éclaire et donne la vigueur. Que notre affection à son égard soit fidèle, tendre et respectueuse ! Qu'elle soit généreuse aussi, car tout ce que nous aurons fait pour l'Eglise, c'est Dieu, un jour, qui nous le rendra. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

Sainte Anne, Patronne des mères chrétiennes (26 juillet)

EXEMPLES QU'ELLE NOUS DONNE

Mes frères,

Sainte Anne n'est une étrangère pour aucun de nous. Mère de Celle qui est devenue notre Mère au Calvaire, elle est en quelque sorte notre aïeule à tous comme elle le fut de Jésus, qui daignait s'appeler notre frère. Aussi tous les chrétiens ont-ils pour elle un culte particulier. La Bretagne l'honore comme sa Patronne ; mais elle est surtout la Patronne de toutes les mères chrétiennes. A son école elles apprennent l'art difficile de bien élever leurs enfants, et ses puissantes prières ne peuvent que les y aider.

I

L'histoire nous apprend peu de chose de la vie de sainte Anne. Si l'on en croit la tradition, sa mère était de la race sacerdotale d'Aaron et son père de la famille royale de David. Elle avait deux sœurs, dont l'une fut la mère de sainte Elisabeth, épouse de Zacharie et mère de S. Jean-Baptiste; l'autre fut la mère de Marie, femme de Cléophas, frère de S. Joseph. Lorsqu'elle fut en âge de se marier, elle épousa S. Joachim, de la maison et de la famille de David.

Dieu, tout d'abord, ne bénit point leur union, et c'était pour les deux époux un grand sujet de tristesse. Alors que l'âge avancé de sainte Anne ne leur laissait plus guère l'espoir d'une postérité, Dieu exauça enfin leurs vœux ardents, leurs prières et leurs bonnes œuvres, en leur envoyant la T. S. Vierge.

Conçue et née sans le péché originel, cette sainte enfant venait au monde avec les plus heureuses dispositions pour la vertu et sans aucune inclination vers le mal. Sa bonne mère s'en réjouit sans doute,

mais elle ne se crut pas pour cela dispensée de prendre soin de son âme et de lui inspirer l'amour et la crainte de Dieu. Ses images nous la représentent assise, tenant le livre de la Loi sur ses genoux, et à ses côtés Marie qui tout enfant apprend sous sa conduite à lire dans ce livre et à y puiser la science qui fait les saints.

Mères chrétiennes, vous devez en faire autant. L'intérêt de vos enfants le réclame, car du soin que vous prendrez d'eux dès leur plus tendre enfance dépend leur avenir et votre propre bonheur. Si par vos sages leçons, votre vigilance, vos bons exemples, vous les formez à la vertu dès leurs premières années, vos soins porteront leurs fruits, vos enfants seront sages et vertueux, ils jouiront de l'estime et de la considération publique à cause de leur bonne conduite. Ils feront votre joie, votre consolation sur la terre et votre gloire au ciel.

A l'exemple de sainte Anne, prenez donc vos chers petits sur vos genoux ou près de vous, et dès qu'ils sont capables de vous comprendre, apprenez-leur à connaître Dieu et sa loi sainte ; gravez dans leur cœur son amour et la crainte de lui déplaire. Vous connaissez si bien la route de leur cœur, et le langage d'une mère est si éloquent et si persuasif ! Parlez-leur souvent de Dieu et du ciel ; que son nom soit le premier qu'ils prononcent avec le vôtre et celui de leur père. Dites-leur comme la mère des Macchabées : « *Peto, nate, ut aspicias cœlum*... Mon enfant, regarde le ciel ; c'est là que nous avons un bon Père que nous devons aimer, c'est là que nous irons un jour si nous le servons bien. » Inspirez-leur une vive horreur du péché et redites-leur souvent comme Blanche de Castille à son royal enfant S. Louis : « Mon fils, vous savez combien je vous aime ; cependant j'aimerais mille fois mieux vous voir mort à mes pieds que souillé d'un seul péché mortel. »

II

A vos pieux enseignements, mères chrétiennes, vous joindrez la *vigilance*. Avec quel soin jaloux sainte Anne veilla sur la chère enfant que Dieu lui avait donnée ! Plus elle voyait en elle de grâce et de pureté, et plus elle tremblait que le souffle impur du monde n'en ternisse l'éclat. Elle eût pu sans témérité se rassurer en voyant la piété de sa chère petite Marie, son innocence, son horreur pour le mal. Au contraire, toutes ces saintes dispositions sont autant de motifs qui la font veiller avec un plus grand soin sur le dépôt sacré que Dieu lui a confié.

Combien de mères dont les enfants, hélas ! sont loin de ressembler à la Sainte Vierge et qui cependant se rassurent à leur sujet, comme s'ils étaient comme elle impeccables et confirmés en grâce ! O mères aveugles qui oublient qu'elles n'ont pas eu le bonheur, comme sainte Anne, de mettre au monde des enfants exempts du péché originel ! Ne soyez pas de celles-là, mères qui m'écoutez. Tout le fruit de vos pieux enseignements serait bientôt perdu si vous ne veilliez attentivement sur vos enfants. Appliquez-vous à deviner leurs penchants, leurs inclinations, pour encourager les bons et réprimer les mauvais. Prenez garde qu'ils ne contractent de mauvaises habitudes. Ecartez d'eux avec soin tout ce qui pourrait faire sur leur cœur une impression funeste. Ne permettez pas qu'on fasse ou qu'on dise en leur présence quoi que ce soit qui puisse leur apprendre le mal ou leur en donner la pensée ; ne les laissez pas fréquenter des personnes dont la foi ou les mœurs seraient suspects, ou qui seraient trop libres dans leurs actions ou leurs paroles ; ne laissez sous leurs yeux aucune image inconvenante, aucun journal, aucun livre dont la lecture risquerait d'ébranler leur foi ou de corrompre leurs mœurs. — Sans doute, il en coûte à une mère d'exercer une pareille vigilance de tous les instants ; mais est-ce que le bonheur de ses enfants et son propre bonheur à elle ne méritent pas qu'elle se donne cette peine ? et celle-ci est-elle comparable à celle qu'elle éprouverait si, faute de vigilance, ses enfants devenaient sa honte et sa désolation ?

Ce n'est pas assez de veiller sur vos enfants ; il faut les *corriger*. Sainte Anne n'eut jamais occasion de s'acquitter de ce devoir ; mais vous n'avez sans doute pas le même bonheur. Dès que vous vous apercevez de quelque mal, hâtez-vous d'y porter remède. Ne cédez pas à cette fausse, à cette aveugle tendresse qui vous ferait fermer les yeux sur les défauts de vos enfants ou vous empêcherait de les reprendre et de les corriger. Sitôt que vous voyez en eux des penchants vicieux, réprimez-les ; et s'ils viennent à contracter de mauvaises habitudes, corrigez-les avant qu'elles ne soient enracinées. Il est facile de redresser un arbre quand il est jeune ; mais quand il a grandi et grossi, on le romprait plutôt que de lui faire perdre la mauvaise forme qu'il a prise. Si donc vos enfants commettent des fautes graves, reprenez-les avec fermeté, recourez même à la verge s'il le faut. C'est parce qu'il s'était montré trop faible pour ses enfants qu'Héli entendit le fils d'une autre sainte Anne, Samuel, lui annoncer de la part de Dieu, pour lui et ses fils, des châtiments si terribles.

III

Mais le moyen le plus sûr et le plus efficace pour bien élever vos enfants, c'est de leur donner *le bon exemple*. Sainte Anne n'y a certainement pas manqué. D'elle et de S. Joachim on peut dire ce que S. Luc dit des parents de S. Jean-Baptiste : « Ils étaient tous deux justes devant le Seigneur, marchant sans reproche dans tous les commandements et les préceptes de Dieu. » Si l'on en croit S. Jérôme, ils faisaient trois parts de leurs biens : la première était destinée au Temple de Jérusalem, et nul n'était plus fidèle qu'eux à s'y rendre aux solennités fixées par la Loi ; la seconde était distribuée aux pauvres, et la troisième servait à l'entretien du ménage.

Sainte Anne paraissait rarement en public, n'aimant pas à se répandre au dehors. Dans sa maison, au milieu du silence et de la retraite, elle se livrait à la prière et au travail des mains. Pleine de charité pour le prochain, elle n'offensa jamais personne par ses paroles ou ses actes.

Telle mère, telle fille. Il n'est pas étonnant de retrouver toutes ces vertus dans la T. S. Vierge, puisqu'elle les avait apprises à l'école de sa mère.

Imitez sainte Anne, mères chrétiennes. Ne vous contentez pas de montrer le chemin de la vertu à vos enfants ; guidez-les en y marchant vous-mêmes les premières, et ils vous suivront. Ah ! elles sont bien puissantes les leçons de sagesse que donnent un père et une mère chrétiens à leurs enfants, et même si ceux-ci doivent s'en écarter quelque jour, ils s'en souviennent avec émotion. Mais combien elles sont plus puissantes encore si elles sont appuyées par l'exemple, si ce père vertueux, si cette pieuse mère ne leur enseignent rien qu'ils ne pratiquent les premiers !

Sainte Anne ne se contente pas de travailler elle-

même à la formation religieuse de son enfant; elle demande à d'autres de l'y aider. Marie n'a encore que trois ans qu'elle la conduit au Temple et la confie aux bons soins des pieuses personnes qui s'y consacrent à l'éducation des jeunes filles. Pourquoi sainte Anne se sépare-t-elle si tôt d'une enfant qu'elle a si longtemps désirée, et qui fait tout son bonheur? Etait-ce parce que, comme la mère du jeune Samuel, elle avait promis à Dieu de lui consacrer l'enfant qu'il voudrait bien lui accorder ? Etait-ce parce que son âge avancé lui faisait craindre de laisser seule et sans soutien sa jeune Marie ? Ou bien était-ce tout simplement pour qu'elle soit élevée et instruite avec plus de soin ? Ce sacrifice, en tout cas. car c'en fut certainement un grand de sa part, nous montre combien sainte Anne avait à cœur la bonne éducation de sa fille.

Ici encore, mères chrétiennes, imitez-la. Dès qu'ils sont en âge d'y aller, envoyez vos enfants au catéchisme et veillez à ce qu'ils y soient exacts et en étudient soigneusement les leçons. Si plus tard vous vous séparez d'eux pour les envoyer en ville continuer leurs études, faites choix d'un établissement chrétien, où des maîtres animés des mêmes sentiments que vous continueront votre œuvre de formation religieuse.

Marie profita si bien des leçons qu'elle avait reçues de sa mère et de celles qu'elle reçut au Temple que, quand vint pour elle le moment de s'établir, Dieu la choisit pour être la mère de son Fils. Quelle récompense pour sainte Anne si elle était encore sur la terre à cette époque ! Puissent ses prières vous obtenir à toutes la grâce de lui ressembler, et d'élever si bien vos enfants qu'ils soient eux aussi votre récompense dès ici-bas, en attendant qu'ils soient votre couronne dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINTE ANNE

I

ELEVEZ VOS ENFANTS JUSQU'A DIEU

Mesdames,

Il a paru un livre dont le titre au moins me semble singulièrement heureux : « *O Mères, élevez vos enfants... jusqu'à Dieu.* »

N'y a-t-il pas pour vous, mères chrétiennes, et pour toutes les éducatrices, dans ces simples mots, un idéal très juste et n'est-ce pas de cette manière et dans cette ligne que votre Patronne sainte Anne a élevé la Vierge immaculée ?

Elle l'a élevée vers Dieu, lui donnant, selon la pensée de l'Ecriture, la conviction que l'activité divine est incessante et sa Providence des plus paternelles, qu'il pourvoit à la nourriture et règle le sort des plus petits passereaux et qu'il est tout-puissant, en dépit des efforts adverses, pour conduire les âmes et les nations à leur fin, c'est-à-dire le bien surnaturel des élus.

Sainte Anne a inculqué à Marie le sens profond de la prière, reconnaissance de l'infinie petitesse qui adore la Majesté, amour empressé de l'enfant pour le Père du ciel, supplication de la détresse sentie, non seulement la détresse personnelle, mais celle de tous les délaissés, de tous ceux qui attendent la Rédemption d'Israël.

Enfin, la jeune vierge fut élevée par sa sainte mère pour Dieu ; le Messie attendu était annoncé comme le dévoué serviteur du Très-Haut : les âmes qui, à l'avance, vivaient de son esprit et soupiraient après la venue du Libérateur ne pouvaient avoir d'autre devise que la sienne : servir de tout leur cœur et de toutes leurs forces le Maître très bon et très saint.

* *

Ces principes, Mesdames, ce n'est pas gratuitement que je les prête à l'éducation de sainte Anne : outre qu'ils sont ceux de l'Ecriture, objet des méditations de l'Israélite fidèle, il est facile de les retrouver et dans les mots profonds que répondit la Sainte Vierge à l'Archange et dans les larges vues du *Magnificat.*

Chrétiennes, n'est-ce pas vers le même idéal que vous orientez l'éducation de vos enfants ?

1. C'est vers Dieu d'abord que vous voulez élever les regards de leur âme, leurs jugements et leurs espérances.

Ne trouvez-vous pas qu'elle est plus que suffisante en ses déceptions et en ses ravages, cette éducation qui depuis cinquante ans a chassé Dieu des programmes scolaires et de toutes les institutions? Cette absence n'a-t-elle pas fait ses preuves, et au plus prévenu que faut-il de plus pour voir clair ?

Que vos paroles, Mesdames, que tous vos exemples surtout reflètent la volonté de faire régner Dieu dans les consciences, dans les foyers et dans tout le corps social. Seule, la crainte de Dieu très juste impose aux passions une salutaire discipline. Mais un cœur filial s'élève plus haut : sa crainte à lui, c'est de déplaire au Dieu très bon, et son ambition de ravir sa complaisance. Que Dieu puisse dire de chacun de vos enfants : « En celui-ci je reconnais un enfant de ma prédilection. » Est-ce de cette sève généreuse, vraiment chrétienne, que bat leur cœur? Petits Croisés, sont-ils de la milice des droits du Christ-Roi?

2. Pour qu'ils soient comme il convient à des soldats, les formez-vous à ne plier le genou que devant Dieu et à ne s'asservir ni à leurs propres caprices ni aux passions des autres ?

Rien n'élève et ne délivre l'homme des jougs terrestres comme l'habitude de la prière, la conversation aimante avec le Très-Haut. Que de fois n'ai-je point souligné la noblesse d'âme des pastoures qui furent des priantes, telles que Geneviève de Nanterre, Germaine de Pibrac, Jeanne d'Arc de Domremy, Bernadette de Lourdes ! Quelles âmes fortes, pures et triomphantes, parce qu'elles retiraient du contact divin une puissance invincible !

3. Enfin, sur les pas de Marie, que vos enfants soient formés à être de dévoués, de courageux serviteurs et servantes du Seigneur. Tous ne retireront pas de là une vocation ecclésiastique ou religieuse, qui demeure le fait d'un petit nombre. Mais la famille n'a-t-elle pas besoin de dévouement et l'égoïsme n'est-il pas sa maladie meurtrière, semeuse de désunion et de stérilité ?

Les âmes d'abnégation sont les grandes charitables et en même temps les âmes joyeuses : cela éclate bien clairement dans les premiers mots du *Magnificat,* de même que les âmes humbles se trouvent être aussi les âmes vraiment fières, d'une fierté royale. Servir Dieu, c'est se faire une âme de roi.

D'ailleurs, en plus du recrutement du séminaire et des cloîtres, — et vous savez s'il y a des vides à combler, — n'y a-t-il pas place pour les généreux dans les rangs de l'Action Catholique, catéchismes, œuvres multiples de bienfaisance et de service social, et n'est-ce pas une manière très utile de promouvoir le règne du Christ ?

Mesdames, les mères vraiment heureuses, vraiment bénies, ne sont pas celles qui retiennent jalousement leurs enfants et qui craignent la dispersion de leur tendresse et de leur zèle. Le Bon Dieu déjoue souvent ces calculs étroits. Ne craignez pas que vos enfants soient jamais trop pieux, jamais trop adonnés à la charité.

Dieu est assez fier et assez grand pour rendre au centuple à tous les cœurs d'enfants et d'éducatrices qui ont su l'aimer à tous leurs dépens. Il saura récompenser en Dieu ceux dont toute la vie se sera élevée et aura élevé les autres vers lui et pour lui. Ainsi soit-il.

II

LES PRINCIPES D'ÉDUCATION DE SAINTE ANNE

Mesdames,

Un enfant bien né a pour sa mère, non seulement un grand amour qui n'hésite pas devant le sacrifice, non seulement une profonde estime qui lui fait apprécier le don de soi que suppose la maternité avec ses angoisses et ses soucis jamais apaisés, mais un véritable culte qui vénère avec tendresse dans la mère un rayon très chaud et très lumineux échappé au divin foyer de l'amour.

Telle était, vous le pensez bien, la T. S. Vierge pour Anne sa sainte mère ; aussi, n'est-il pas logique et conforme à l'observation de reconnaître dans la manière d'être et les paroles de Marie les principes d'éducation et le portrait moral de votre sainte Patronne, épouses chrétiennes ?

Vous me permettrez de retrouver, entre plusieurs, deux de ces principes, qui semblent bien reproduire les jugements familiers, je dirais presque les dictons cueillis par Marie sur les lèvres de sainte Anne et qui, imprégnant comme de chères convictions l'âme de la jeune vierge, l'ont faite si attirante et si forte tout ensemble.

I

Le premier est énoncé dans le *Magnificat* : « *Fecit mihi magna qui potens est*. Oui, il a fait en moi de grandes choses, le Tout-Puissant dont le nom est saint. »

Principe de foi et de reconnaissance, à l'opposé du laïcisme borné et de l'égoïsme étroit.

Le laïcisme, c'est la négation pratique de Dieu Créateur et Providence, dont on ne parle pas, qu'on traite comme une quantité négligeable. Et ce n'est pas seulement la faute des mauvais éducateurs du dehors, irréligieux par principe ou par tremblement; c'est aussi le péché de certaines mères. Elles sont inconscientes de leur grandeur qui vient du Créateur, du Père du ciel ; inconscientes de leurs responsabilités : le Maître leur a confié une âme, des âmes d'une valeur divine, qui ont été payées du sang d'un Dieu, dont elles répondront pour leur salut ou leur damnation ; et ces âmes d'enfants, immenses comme un monde, pèsent léger dans leurs soucis, inquiets seulement des apparences, d'un certain bien-être matériel, j'allais dire animal, de la tranquillité relative, du dernier cri de la mode ; le reste, c'est-à-dire l'éternité de ces âmes, le divin de ces âmes, leurs dangers, leur innocence en péril ou même déjà naufragée, cela ne les fait ni craindre, ni prier, ni se sanctifier. Pauvres, très pauvres mères !

Au contraire, quelle foi droite, lumineuse, profonde, formée par sainte Anne dans l'âme de Marie ! Elle n'ignore rien, l'humble enfant, ni des richesses de son âme, ni de son avenir dans les siècles pour le salut des âmes par son intercession près de Jésus, ni de tout ce qui n'appartient qu'à elle : une âme immaculée, son enfant qui est son Dieu. Mais elle ne voit là que l'œuvre toute miséricordieuse, toute gratuite du Tout-Puissant qui a daigné la considérer, elle, la toute petite, la toute humble, la pauvre servante. Et c'est sa mère qui lui a appris à se juger ainsi sous la lumière de Dieu, sans pusillanimité étroite qui aurait peur de reconnaître le bien, les grâces, les privilèges, mais aussi sans cette sottise d'orgueil qui se croit auteur et propriétaire de ce que Dieu lui a prêté et dont il demandera compte. Et cette foi, qui d'un coup d'œil remonte à Dieu, exorcise aussi bien l'égoïsme que l'irréligion laïque, l'égoïsme qui se fait centre et but de toute attention, de tout égard, de toute affection, de tout hommage.

Marie, placée par sa sainte cousine au-dessus de toutes les femmes, au-dessus de toutes les mères, ne trouve qu'une pensée : « *Magnificat*... A mon Dieu la grandeur et la gloire, de toute mon âme ! »

Mères qui m'écoutez, est-ce bien ces hautes pensées, cet idéal de vérité et de foi reconnaissante envers Dieu, roi et père de vos familles, que vos paroles et votre attitude enseignent à vos enfants ?

II

Le second principe reçu de sainte Anne et devenu pour Marie une devise, une règle de vie, est la belle parole de sa réponse à l'ange : « *Ecce ancilla Domini*... Me voici, je suis la servante du Seigneur : qu'en moi et par moi tout se passe selon votre parole. »

Servir Dieu, même au dernier rang, rien de plus glorieux, pas de position plus élevée pour un cœur bien placé qui a le sentiment de la majesté de Dieu. Mais pour des âmes qui n'aspirent qu'à l'indépendance, fût-elle le plus affreux désert moral, qui regardent l'autorité comme un ennemi tyrannique à évincer ou à déjouer à tout prix, un service, même celui de Dieu, est toujours un esclavage odieux ou pour le moins ennuyeux. Aussi n'aspire-t-on qu'à une réalisation : devenir son maître, fût-ce parfois aux dépens des autres, de leurs droits, de leurs libertés, de leur bonheur.

Marie, reine du monde de la sainteté, a été formée par sainte Anne à obéir, à se soumettre à toute autorité, parût-elle moins éclairée, moins nimbée de perfection, à placer sa sécurité dans l'humble sujétion, à ne se sentir forte que par la dépendance étroite de la grâce de Dieu. Et c'est pourquoi, dans l'honneur prééminent qui lui est proposé, elle envisage surtout un moyen de servir Dieu, de renoncer à sa volonté propre, à son amour de la solitude et de l'abaissement et, le regard bien ouvert sur le Calvaire à l'horizon, elle accepte.

N'est-ce pas qu'il faut bénir sainte Anne d'avoir donné à Marie une telle éducation qui lui permit d'atteindre le faîte de la sainteté? Et comme vous voudrez, Mesdames, pour votre tranquillité d'âme, pour votre gloire et surtout celle de Dieu dans le ciel, pour le perfectionnement de ces âmes qui sont vôtres, les former à voir en Dieu le père de tout bien, le roi dont le service est le plus grand honneur !

Servir Dieu, c'est sans doute répondre à un choix privilégié, à la vocation religieuse ou ecclésiastique, et je vous suppose assez chrétiennes, Mesdames, pour croire que vous seriez heureuses et fières de voir à votre foyer l'éclosion de ces vocations, et que votre

éducation profondément religieuse, ennemie de la mollesse, de l'orgueil et de l'égoïsme, ne peut que favoriser ces germes surnaturels.

Après, c'est encore servir Dieu que de mener au milieu du monde et de ses pièges, pièges pour la foi et pour les mœurs, une vie intégralement chrétienne, sans respect humain et sans reproche, une vie qui cherche à accomplir généreusement la volonté de Dieu dans la prière et le devoir d'état surnaturellement compris. Puissent, par vos exhortations et vos exemples, tous vos enfants devenir et demeurer de ces serviteurs et de ces servantes de Dieu !

* *

Mes paroles sont-elles lettre morte ou douleur avivée pour les foyers où Dieu n'a pas mis la joie de la maternité, ou bien dont il a rappelé à lui ces âmes un instant prêtées ? Telle n'est pas ma pensée, Mesdames, car s'il n'y a rien de plus personnel que l'œuvre de la formation totale d'une âme, cependant il n'y en a pas qui ait besoin de plus de concours variés. Ne vous contentez pas d'envier ou de plaindre les autres plus heureuses ou plus soucieuses; entourez-les fraternellement du secours aimant de vos prières et de l'offrande de vos immolations : tel fut pendant de longues années l'unique rôle de sainte Anne.

Qu'elle vous inspire aux unes et aux autres de resserrer les liens de votre surnaturelle charité, et ne craignez pas d'adresser à l'aïeule de Jésus, à la mère de l'Immaculée, le salut d'Elisabeth à Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. » Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Sermon de charité pour un Orphelinat de garçons

Orphano tu eris adjutor.
Vous viendrez en aide à l'orphelin. (Ps. x, 14).

Mes frères,

La cause que j'ai à plaider devant vous est gagnée d'avance, je le sais, car depuis longtemps votre cœur s'en est fait l'avocat le plus éloquent et le plus persuasif. C'est lui qui vous a dicté l'attitude que vous avez adoptée vis-à-vis de l'Orphelinat de garçons dirigé par les Religieuses Franciscaines.

C'est encore votre cœur qui vous a inspiré le désir, je dirai même le besoin d'assister en si grand nombre à cette fête de la charité chrétienne : on est heureux d'entendre parler de ceux que l'on aime.

Parmi toutes les œuvres auxerroises, il n'en est pas de plus sympathique que celle-là, et si vous êtes venus, ce n'est pas seulement pour lui apporter votre aide matérielle : il vous eût été si facile de faire parvenir sous enveloppe votre offrande à l'une des dames quêteuses ! Vous avez voulu en outre lui apporter le tribut de votre admiration et le témoignage de votre attachement.

Je n'ai donc qu'à me faire votre interprète, et c'est pourquoi je n'ai nullement l'impression de me trouver en face de je ne sais quelle citadelle imprenable; il me semble entrer sans aucun mérite, comme en terrain conquis, dans une place dont les portes sont largement ouvertes : je veux parler pour le moment de votre cœur et non de votre bourse...

Mon but ne saurait être de vous convaincre, mais de vous approuver et de vous féliciter.

I. — *Rôle des religieuses*

Les Petites Sœurs Franciscaines sont unanimement respectées et aimées par la population d'A. et elles le méritent bien, car quel beau rôle, m. f., quel beau rôle est le leur !

Le commandement divin de la charité, de l'amour fraternel, trouve en elles sa parfaite réalisation, puisqu'il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

Et comment leur œuvre ne serait-elle pas sympathique ? Parmi toutes les épreuves qui désolent notre pauvre humanité, il n'en est pas de plus triste que celles d'un orphelin. Aucun cœur humain, vraiment digne de ce nom, ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur le sort de cette enfance dont le premier contact avec la vie a été si brutal.

Voilà un enfant qui n'a jamais connu ses parents, ou dont les parents ont été trop tôt ravis à son affection. Dans sa petite poitrine bat un petit cœur fait pour aimer et qui a besoin d'être aimé. Les Sœurs l'accueillent dans leurs bras en lui disant : « Cher petit, viens à nous ; nous te servirons de mères, notre cœur saura t'aimer. » Et elles s'acquittent de leur tâche avec une affection toute maternelle ; elles s'efforcent par toute leur vie d'être des « semeuses de bonheur. »

Ces enfants qu'elles ont recueillis, en vraies mamans conscientes de leur délicate mission, elles les élèvent, dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire qu'elles leur procurent une éducation complète.

Au point de vue physique, il suffit de voir défiler tous ces enfants avec de si belles mines pour deviner que rien ne leur manque.

Leur instruction est assurée également avec le plus grand soin ; les succès obtenus chaque année aux différents examens en sont la preuve.

Mais élever des enfants, ce n'est pas seulement assurer leur développement physique et leur formation intellectuelle ; c'est aussi et surtout veiller à leur formation morale. Elles orientent leurs petites âmes vers une patrie meilleure que celle de la terre, avec le souci de leur rendre moins rudes les aspérités du chemin. Véritables épouses du Christ, elles travaillent à lui gagner des âmes ; bien plus, c'est lui qu'elles voient en ces enfants : « Tout ce que vous aurez fait aux plus petits d'entre les miens, a-t-il déclaré, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Voilà le principal secret de leur dévouement.

Vous êtes les témoins, m. f., de leur abnégation sans mesure. Vous savez quelle somme de sacrifices leur belle entreprise exige d'elles à tout moment. Elles ne reculent devant rien ; elles ne comptent pas leur peine, ou plutôt elles la comptent pour rien.

Pour nourrir leur nombreuse famille et lui assurer tout ce qui est nécessaire à son bien-être physique et moral, vous les voyez partir deux à deux, parcourir les villes et les campagnes, tendre la main à toutes les portes. Rien ne les arrête : ni la saison, ni le temps, ni la honte qui s'attache à la mendicité, ni les refus que parfois, hélas ! elles doivent essuyer. Fatiguées, à bout de forces, mais heureuses, comme deux hirondelles, elles reviennent au nid avec la nourriture que leurs petits attendent.

II. — *Résultats obtenus*

Les résultats de cet inlassable dévouement, vous les connaissez, m. f. Grâce aux Petites Sœurs, ces enfants qui auraient pu devenir peut-être la honte

et le déshonneur de la société, s'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes, en deviennent au contraire les solides soutiens.

Depuis sa fondation, qui remonte déjà à de nombreuses années, l'Orphelinat du Sacré-Cœur a lancé dans la vie de bons et vertueux jeunes gens. Leur meilleure recommandation est d'avoir été élevés par des religieuses.

Il a contribué à la création et au développement de foyers dont la plupart sont devenus des familles nombreuses, où sont continuées les traditions chrétiennes de l'établissement.

Et, résultat appréciable entre tous, il a donné à l'Eglise et continue à lui donner des prêtres et des religieux, ce sel qui empêche notre société de se corrompre.

N'est-ce pas assez dire combien cette œuvre est éminemment sociale et de toute nécessité ? Ah ! loin de moi la pensée de faire de notre époque un sombre portrait !... Certaines ombres n'ont pas besoin d'être soulignées ! Nous voyons assez que les nuages amoncelés dans notre ciel obscurcissent singulièrement notre horizon et menacent de se déchaîner en ouragan... Les rouages de notre machine grincent ; il y a des frottements dangereux ; il est à craindre que tout craque et éclate. Plus que jamais il est nécessaire et urgent de verser sur tous ces rouages l'huile de la charité. C'est ce que font si magnifiquement les Sœurs Franciscaines dont nous parlons.

Voilà pourquoi, en dépit de toutes les menaces, il nous est permis de demeurer optimistes, optimistes à outrance ! Tant que nous aurons des dévouements comme le leur, nous pourrons conserver l'espoir d'un avenir meilleur. Mais sans cela, nous devrions bientôt nous résigner à rayer de notre dictionnaire les mots de « paix » et de « bonheur. »

III. — *Rôle des fidèles*

Vous pensiez sans doute, m. f., que j'étais venu uniquement pour faire appel à votre générosité coutumière en faveur de cette œuvre, et il n'en a pas été question jusqu'à présent. Mais rassurez-vous : votre attente ne sera pas trompée, je vais vous demander la charité, et c'est pour y mieux réussir que je me suis d'abord adressé à votre cœur.

Je dois vous dire que cette œuvre, si admirable soit-elle, les religieuses, malgré tout leur dévouement, ne peuvent la réaliser qu'avec votre collaboration. C'est pour cela que régulièrement elles se tournent vers vous, toujours avec la même confiance.

Tout récemment il m'a été donné d'admirer dans une vitrine un petit atelier mécanique. On voyait toute une série d'ouvriers à leurs différents postes. Moyennant une modeste pièce de 2 fr. tout ce petit monde travaillait avec entrain.

C'est une comparaison, qui cloche nécessairement !... Que les chères Sœurs veuillent bien me pardonner ce qu'elle pourrait comporter de désobligeant. La différence est énorme : les automates travaillaient machinalement, tandis que les religieuses apportent à leur tâche tout ce que leur cœur, que n'a pas vicié le monde, peut contenir de tendresse. Espérant qu'elles m'excuseront, je reprends ma comparaison et je reviens à mes automates. Pour 2 fr. ils se mettaient à l'ouvrage, mais ai-je besoin de vous dire que le travail n'était pas de longue durée ? Le contraire vous surprendrait !... Au bout de quelques instants, tout le mécanisme s'arrêtait — c'était une sorte de grève, avec occupation bien entendu ! — et il fallait financer de nouveau pour une nouvelle reprise du travail...

Eh ! oui, il en est ainsi en tout ordre d'entreprises, même très surnaturelles, comme celle qui nous occupe. Quoi que nous fassions, la question financière est toujours à l'ordre du jour ; elle est une question de vie ou de mort ; c'est elle qui fait ou qui défait les gouvernements, même en apparence les plus durables...

Dès lors, il vous est aisé de comprendre quel rôle important, essentiel, nous attendons de vous. Si votre générosité s'arrête ou se ralentit, par le fait même s'arrête ou se ralentit le travail magnifique de ces « *Amies n° 1* » que sont pour la société les Petites Sœurs.

Comme il serait navrant qu'elles soient dans l'obligation de restreindre, faute de ressources, le rayon de leur action si bienfaisante !

Alors maintenant, m. f., vous savez ce qui vous reste à faire... Il en est peut-être parmi vous qui sont partis de chez eux après avoir fixé le montant de leur offrande... Mais non ! je ne veux pas m'arrêter à cette pensée, car alors je serais obligé de conclure que j'ai fait pour rien un long voyage et pris inutilement la parole devant vous.

Vous ne voudriez pas, n'est-ce pas ? que mon dérangement ait été inutile. Il ne tient qu'à vous qu'il n'en soit pas ainsi. Eh bien ! voyons, laissez-vous attendrir une fois de plus, n'écoutez que votre bon cœur, et tenez, mettez par exemple le double de ce que vous pensiez donner, — en tout cas mettez tout ce que vous pourrez !

Ah ! je sais bien, croyez-moi, que vous n'êtes pas au bout de vos sacrifices... Il sera encore fait appel bien souvent et sans aucun ménagement à votre pouvoir de donner. Mais vous savez bien aussi que donner dans cet ordre d'idées, c'est vous préparer à recevoir et à recevoir au centuple. Je pourrais vous citer à l'appui maints textes de l'Evangile, s'ils ne vous étaient pas déjà très familiers.

Qu'il me suffise de vous rappeler le trait de sainte Véronique, cette sainte femme qui s'avança sur la Voie douloureuse à la rencontre du Christ, et qui eut la consolation de voir les traits du divin Sauveur reproduits sur le voile avec lequel elle avait essuyé son visage odieusement souillé.

Ce fait miraculeux n'a pas seulement pour nous la valeur d'un symbole ; il peut devenir une consolante réalité. Le Christ souffre encore dans son corps mystique. S'il vous est donné aujourd'hui l'occasion de le soulager en la personne de ces petits orphelins, ne vous y dérobez pas et, je vous en donne l'assurance, le divin Sauveur gravera aussi ses traits en vos âmes, et c'est à cette ressemblance qu'il vous reconnaîtra au jour des éternelles récompenses. Ainsi soit-il.

Allocution pour des Noces d'or

Il y a cinquante ans, le 29 mai 1888, deux fiancés se présentaient au pied de l'autel de la vénérable église Saint-Aignan. Là, les attendait un jeune vicaire invité à bénir leur union.

Le fiancé, c'était vous, Monsieur ; la fiancée, dans tout l'éclat de sa jeunesse et tout le rayonnement de son bonheur, c'était vous, Madame ; le jeune prêtre, c'était moi.

La cérémonie fut simple et recueillie ; le discours cordial. Vous reçûtes la bénédiction qui lie les époux pour l'existence entière, et vous êtes partis pour le mystérieux avenir qui allait se dérouler pour vous, jusqu'à ce jour anniversaire où nous sommes.

Que vous ayez gardé mon souvenir, et que vous ayez voulu que ce soit le vicaire devenu un chanoine de 80 ans qui vous bénisse de nouveau pour vos noces d'or, l'honneur qui m'en revient m'est sensible, et j'en éprouve une véritable et flatteuse émotion. Aussi je viens de tout mon cœur célébrer avec vous cette alliance lointaine, qui fut si féconde et en même temps si profondément honorable.

Comment vous êtes-vous connus ? Quel attrait vous poussa l'un vers l'autre ? Je l'ignore, mais je l'imagine. Vous aviez tous les deux ce bon sens et cette âme saine qui manquent rarement de faire les vies heureuses. Le jeune entrepreneur vous rencontra, Madame ; il admira le charme honnête qu'un demi-siècle ne vous a pas fait perdre ; il pressentit dans la jeune fille la femme douce, énergique et active que vous deviez être ; et après l'idylle des premières entrevues, il vous offrit sa main loyale de travailleur. Sachant qui il était et ce qu'il valait, vous l'avez acceptée, et c'est alors que l'on vous vit entrer, à cette date, dans le temple, revêtue de la robe de neige des épousées, avec sur le front la gracieuse couronne de fleurs d'oranger.

Vous, Monsieur, vous apportiez votre valeur professionnelle, votre sérieux, votre courage d'homme et de chrétien.

Ainsi, vous étiez tous les deux, si je puis ainsi parler, harmonisés l'un à l'autre, dans les conditions par conséquent où l'on peut être sûr que le foyer que l'on fonde sera solide et durable.

* *

Il l'a été.

D'abord, vous avez travaillé ; vous avez affermi votre position à force de labeur et de sage économie. La bénédiction d'En-haut vous est venue; vous avez réussi.

Cependant dix enfants apparaissaient tour à tour à votre foyer. Vous les avez élevés dans l'honneur et la foi. Sept d'entre eux vous fêtent en ce jour, vous justement fiers d'eux, eux justement fiers de vous. Les trois qui manquent sont partis pour l'autre monde. En les perdant, vous avez eu le sort commun des pères et des mères qui font consciencieusement leurs devoirs d'époux. Les deuils sont toujours mêlés aux joies de la terre. Mais si vous regardez le ciel, vous savez que les chers absents sont là où vont les belles âmes, et qu'ils vous attendent.

Et voici autour de vous vos onze petits-enfants, jeune postérité qui portera votre nom au plus lointain avenir et qui, en attendant, fait le charme de vos vieux jours.

Vous êtes, Monsieur et Madame, les patriarches d'un foyer béni. A la tête d'une aisance chèrement acquise par votre probité laborieuse, après les espérances incertaines du printemps, après les sueurs d'un été fertile, vous voyez les tranquilles soleils de votre automne, et vous vous réjouissez des fruits mûrs et des moissons faites.

Nous souhaitons tous, — et plus que nous, tous vos chers enfants ici présents, — Madame et Monsieur, que vous jouissiez pendant de longs jours encore de la paix que vous possédez enfin, et qui fut par vous si vaillamment et si honnêtement conquise; que vous gardiez l'un et l'autre votre santé, ce bien le plus précieux des biens d'ici-bas ; et que votre vie enfin se prolonge comme ces beaux soirs dont les dernières clartés rejoignent les premières lueurs de l'aube.

L'aube, pour vous, ce sera, après une belle vie chrétienne, l'union de la terre perpétuée dans le ciel et les béatitudes de l'éternelle vie. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

FÉLICITATIONS ET VŒUX

Chère Mademoiselle, Monsieur,

Deux autres fiancés — et non pas *vous* — viendraient en ce solennel instant me demander de bénir leur union que vraisemblablement je me croirais obligé à un assez long discours.

Je m'appliquerais à mettre en un relief convenable la sainteté d'un Sacrement que l'Apôtre a déclaré grand entre tous.

J'en dirais l'indissolubilité sacrée, attaquée de nos jours par l'imprévoyance et la sottise, mais toujours aussi nécessaire parce qu'elle est réclamée par la Religion et la Nature.

J'en marquerais les devoirs impérieux, inconnus de plusieurs, méconnus de beaucoup.

Indiquant le but d'une institution qui remonte au berceau du monde, j'en mentionnerais enfin l'importance sociale et nationale.

Par ce rappel des vieilles vérités chrétiennes, j'essaierais de soulever des âmes un peu lourdes, d'éclairer des âmes un peu obscures, d'élever, ou plutôt d'enlever vers l'idéal des âmes trop terrestres pour voir ce qu'il y a dans le mariage de supérieurement humain, de divin presque, en tout cas de surnaturel et d'éternel.

Oui, voilà ce que je dirais, chère Mademoiselle et cher Monsieur, si j'avais devant moi, en ce solennel instant, deux autres fiancés et non pas *vous*.

Mais c'est *vous* que je vois au pied de cet autel; je juge dès lors qu'évoquer ces idées et ces principes serait un soin inutile. Ne les avez-vous pas, si je puis ainsi parler, depuis toujours ? Entrés en vous à la faveur d'une éducation profondément religieuse, confirmés par les hauts exemples que vous avez recueillis tous deux dans vos familles respectives, ces idées et ces principes ne sont-ils pas aujourd'hui la lumière même qui vous guide ?

Laissant donc de côté toute autre considération, je me contenterai de vous féliciter et d'appeler sur vous toutes les bénédictions de Dieu, que vous venez prendre ici comme témoin de la sincérité de vos serments et de l'infrangible solidité du lien qui va vous attacher l'un à l'autre pour jamais.

* *

Je vous félicite avant tout d'avoir mérité que la Providence intervienne pour cette rencontre qui a décidé de votre avenir.

Lens, Monsieur, ni votre Champagne natale ne sont au bout du monde ni si loin d'Orléans que des relations ne puissent s'établir entre les deux villes. Cependant, rien ne vous faisait prévoir, ni à l'un, ni à l'autre, que c'était là, au pays des mines, et là, dans la cité de Jeanne d'Arc, que se cachait votre

bonheur. Il a fallu que vous fussiez appelés au bord de la mer ; le Bon Dieu vous y a conduits ; vous vous êtes connus, tout de suite appréciés, et la résolution est née aussitôt dans vos cœurs de vous embarquer ensemble, non sur les flots qui venaient caresser la plage où vous marchiez côte à côte, mais sur les flots de la vie.

A vrai dire, si un éloignement relatif semblait rendre votre union quasi impossible, bien des choses vous rapprochaient secrètement, qui formaient d'avance entre vos deux personnes et vos deux vies une sorte d'harmonie préétablie. Vos deux familles, toutes deux honorables et honorées, fécondes également, à des titres divers, en bons et loyaux serviteurs de la Patrie, sont de celles qui peuvent naturellement s'unir, parce qu'elles sont sur le même plan social.

Quand vous avez agréé le jeune homme qui va devenir votre époux, vous saviez, chère Mademoiselle, qu'il était d'une famille terrienne, comme la vôtre du côté paternel, d'une de ces familles restées fidèles aux traditions chrétiennes de la race et qui demeurent, à notre époque de désordre moral et de troubles sociaux, la plus solide armature de notre Pays. Vous connaissiez son enfance grave et charmante, ses études au collège de Wassy, puis au lycée de Bar-le-Duc, puis au lycée Janson-de-Sailly, où il prépara Polytechnique, puis son entrée à la moderne Ecole des Mines de Nancy d'où il est sorti le *premier*, considéré par ses professeurs comme appelé au plus brillant avenir.

L'épreuve vint alors attrister ses succès. Deux êtres bien chers devraient être ici qui n'y sont pas, mais dont le souvenir fidèle et attendri vit et vivra toujours dans son cœur et dans le cœur des siens... La vie a continué ; les plus grandes douleurs ne l'arrêtent pas.

Aujourd'hui, ingénieur aux Mines de Courrières, dans la joie du commandement, dans la joie de sa bienfaisante action au milieu de ces braves ouvriers, dans la joie de servir la Société, conscient de ses responsabilités, vous savez qu'il se livre à son noble et rude labeur avec le courage d'un homme et la conscience d'un vrai chrétien, conséquent avec lui-même — et cela vous a conquise tout à fait — jusqu'à la pratique intégrale.

Pour vous, Monsieur, vous ne me l'avez pas confié, mais je n'ai aucun doute sur l'impression que vous avez ressentie quand, pour la première fois, là-bas, à Mers, vous vous êtes trouvé en présence de Mlle Madeleine. Vous avez tout de suite reconnu en elle une jeune fille intelligente, instruite, d'une droiture exceptionnelle, prête à tous les dévouements, chrétienne jusqu'au fond de l'âme, le type des jeunes filles qui deviennent des femmes sur lesquelles un homme de cœur peut compter pour la vie, — et vous avez senti aussitôt que c'était elle, et pas une autre, que la Providence vous destinait.

Vous avez appris ensuite l'estime qui l'entoure ici, sa participation aux bonnes œuvres, les services qu'elle a rendus à sa paroisse comme accompagnatrice des chants religieux, son apostolat enfin auprès de l'enfance et de la jeunesse féminine. Vous étiez fixé : vous aviez une âme semblable, c'était bien elle la compagne rêvée, et vous lui seriez attaché pour jamais.

Vous avez fait connaissance, enfin, avec son père et sa mère. Vous avez conçu, dès que vous l'avez connu, je ne dis pas seulement de l'estime, mais de l'admiration pour le savant modeste et le soldat énergique et loyal, homme de devoir partout où il a passé : en Indo-Chine, où il combattit la peste au péril de sa vie, où il découvrit un vaccin d'abord négligé, — c'est le sort de bien des inventions chez nous, — mais qui, aujourd'hui, sauve des vies humaines où il est employé ; en Perse, près du souverain qui eut pour lui la plus haute considération ; en Orient pendant la guerre ; à Marseille enfin, où il termina sa carrière militaire glorieusement, colonel, commandeur de la Légion d'honneur et croix de guerre.

En même temps, vous constatiez que vous deviez une égale estime à la vaillante compagne de sa vie. Lui est enfant de notre Beauce ; elle, fille de la Lorraine, d'une famille où tous les garçons furent ou sont des officiers. Instruite, artiste, comme devait l'être plus tard celle qui est à vos côtés, elle est de plus experte à tous les travaux féminins et maîtresse de maison accomplie. Vous avez, du reste, apprécié déjà ses qualités de cœur et senti qu'elle serait comme une autre mère pour le grand fils qui dans votre personne, Monsieur, entre à cette heure dans sa famille.

Vous le voyez, bien des affinités vous prédisposaient tous les deux à cette entente sympathique qui va se consommer aujourd'hui dans la plus intime et la plus profonde des unions.

* *

Et que d'autres rapprochements aussi significatifs je trouverais si je voulais ! Mais à quoi bon ? Les accords providentiels que nous venons de constater constituent le meilleur terrain d'entente entre deux jeunes âmes, et c'est assez pour nous faire envisager votre avenir avec un sentiment de réelle sécurité. Vous vous êtes compris dès le premier instant, vous vous comprendrez jusqu'à votre dernière heure. Vous continuerez à penser l'un comme l'autre, à sentir de même, à agir de concert, et nous savons tous que cette concordance des âmes est la première condition du bonheur !

Vous serez heureux, ma chère enfant, mon cher ami, tout nous le dit, nous le souhaitons tous, et tous nous allons demander à Dieu, pendant le Sacrifice auguste qu'un prêtre d'intelligence et de cœur va offrir pour vous deux :

Que ce Dieu très bon répande sur vous ses plus hautes et ses plus abondantes bénédictions !

Qu'il entretienne au fond de vos deux cœurs les inextinguibles feux des légitimes et fidèles amours !

Qu'il infuse en votre sang sa force créatrice pour que nous voyions, un jour, croître et se multiplier, par votre entremise, les descendants de deux honorables familles !

Qu'il vous donne courage et santé pour accomplir les devoirs nombreux qui s'imposent à ceux qui, comme vous, ont des responsabilités sociales !

Qu'il vous arme contre les épreuves inhérentes à la vie commune et à la condition humaine !

Qu'il vous accorde, avec une générosité infinie, toutes les grâces qu'il a renfermées dans son Sacrement !

Et puissiez-vous enfin, après de longs jours, ayant rempli votre mission ici-bas, vous trouver réunis de nouveau au séjour des félicités éternelles ! Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXXIII

L'ECCLÉSIASTE

Salomon, qui a écrit des pages frémissantes de joie ou d'enthousiasme, a aussi composé un livre, ou plus exactement un discours, qui respire d'abord une sombre tristesse. Dans l'*Ecclésiaste,* il s'acharne à nous faire toucher du doigt le néant des prospérités terrestres. Mais il faut bien se garder de croire que son œuvre soit celle d'un pessimiste découragé. Tout au contraire, s'il dévoile le mal, c'est pour y apporter le remède, et s'il nous détourne des affections de ce monde, c'est pour nous jeter ensuite, avec une confiance renouvelée, dans les bras du Dieu consolateur.

I

Expliquons avant tout le titre que porte le volume. Ce nom d'*Ecclésiaste* est d'origine grecque. Il correspond d'une manière très précise à l'expression hébraïque *Qohelet,* par laquelle les rabbins juifs ont encore coutume de désigner le livre qui nous occupe. Mais il faut reconnaître qu'en français il est plus facile à expliquer qu'à traduire. Il désigne l'homme qui réunit une assemblée pour lui adresser la parole. S. Jérôme, qui propose de le rendre par le terme latin « *concionator,* l'orateur, » s'attache donc surtout à ce second point de vue. En réalité l'Ecclésiaste serait à la fois l'organisateur de la réunion et le conférencier.

Gardons-nous pourtant de conclure de cette appellation que l'ouvrage ait d'abord été déclamé, à la manière d'un discours devant une assemblée du peuple. Rien n'autorise une pareille hypothèse et tout, au contraire, se ligue pour nous en détourner. Il s'agit d'un simple artifice littéraire ou d'une fiction, que justifie parfaitement l'allure oratoire du texte. Celui-ci, en effet, si l'on veut bien mettre à part quelques passages composés en vers réguliers et reconnaissables à leur parallélisme, est écrit en une sorte de prose rythmée très favorable à la diction en public. Mais si l'auteur a choisi cette cadence et ce style, ce n'était nullement dans l'intention de réciter son œuvre à la foule, à la manière de certains poètes grecs.

On a beaucoup discuté sur le but qu'il s'était proposé en ces pages. Si des divergences d'opinion ont pu se faire jour, cela tient sans doute à ce que beaucoup de commentateurs, au lieu de considérer le livre dans son ensemble, se sont laissés influencer principalement par l'une ou l'autre des deux idées dominantes qui s'y contrebalancent incessamment. Ainsi les uns ont vu, dans l'Ecclésiaste, le poème du pessimisme, de la lassitude et du dégoût. D'autres, au contraire, ont remarqué qu'il soulignait l'action de la Providence jusque dans les moindres incidents qui se produisent en ce monde. Ni l'une ni l'autre de ces assertions n'est fausse ; mais chacune d'elles ne contient qu'une partie de la réalité. La vérité exacte est que Salomon, dans l'*Ecclésiaste,* oppose le néant et les misères de la nature aux bienfaits et à la bienveillance du Seigneur. Sa philosophie est amère, sans aucun doute, car il ne se fait plus aucune illusion ni sur la valeur des hommes, ni sur le secours que l'on peut attendre des événements ou des choses. Mais elle est corrigée par une théologie confiante, pleine d'espérance et d'amour. Ici-bas, tout est décevant et mauvais ; mais Dieu, qui nous laisse parfois supporter de dures épreuves, aura néanmoins le dernier mot.

Cette rapide synthèse semble concilier toutes les théories. Elle permet en outre de souligner que l'on ne saurait, comme on le fait trop souvent, résumer l'Ecclésiaste entier dans la seule expression par laquelle il débute : « Vanité des vanités... » Il est certain que cette formule revient jusqu'à vingt-cinq fois dans les douze chapitres de ce bref recueil et s'y répète à la manière d'un leit-motiv. Mais elle rencontre sa contrepartie dans tous les passages où est exaltée la bonté de Dieu, ainsi que sa perpétuelle vigilance sur chacune de ses créatures. C'est ce qu'a fort bien vu l'auteur de l'*Imitation,* lorsqu'il a cité cette expression en lui joignant une explication fidèle : « Vanité des vanités, tout est vanité, sauf aimer Dieu et ne servir que lui seul. » Pour être postérieure de vingt siècles, cette exégèse n'en est ni moins exacte ni moins profonde.

II

La division du discours est assez nette dans l'*Ecclésiaste,* et les deux parties qui le composent ont une longueur sensiblement égale.

Salomon débute par un bref prologue où il énonce une première fois sa thèse favorite : le néant des choses terrestres, en l'appuyant sur l'instabilité de toutes les créatures. Aussitôt après, il fournit à cette théorie l'argument de son expérience personnelle. Il est riche et puissant, puisqu'il est roi à Jérusalem ; mais ce vain éclat ne suffit pas à son bonheur. Pour satisfaire son âme inquiète, il a résolu de scruter ce qui se passe sous le soleil. Et il ajoute, avec une sorte d'humour désabusé : « Dieu a donné aux fils des hommes cette fâcheuse occupation, afin qu'ils s'y exercent. »

Suit une sorte de confession, dans le sens large de ce terme. L'auteur a voulu d'abord se rassasier de plaisirs, et nous savons de par ailleurs que certaines de ses distractions furent quelque peu excessives. Mais l'abus même de la joie l'a conduit à l'écœurement. Il s'est lancé dans de grandes entreprises, a exécuté d'importants ouvrages, a édifié des palais, a planté des vignes et des jardins ; il a accru le nombre de ses esclaves et de ses troupeaux ainsi que la somme de ses richesses ; il ne s'est rien refusé de ce qui pouvait apaiser son désir. Et il n'a abouti qu'à la lassitude. Mais cette fatigue même lui inspire une pensée religieuse : « Qu'est donc l'homme pour qu'il puisse suivre le Roi qui l'a créé ? »

Les recherches philosophiques l'ont déçu à leur tour, au point qu'il s'est senti las de vivre. Si bien qu'il est arrivé à cette conclusion que l'homme s'agite inutilement lorsqu'il veut modifier les plans mystérieux de la Providence. Le plus sage est donc de jouir tranquillement des biens que le ciel nous offre en partage, car l'homme, par ses investigations, ne change rien à l'ordre voulu par ce Dieu qui, du reste, aura toujours le dernier mot, puisque c'est lui qui jugera en suprême ressort.

Passant de son cas particulier à l'examen plus général des situations diverses auxquelles sont soumis les mortels, l'écrivain sacré n'envisage pas des perspectives plus riantes. Les malheurs sont universels ; les calamités sont toujours prêtes à fondre sur les humains. Sur toute la surface de la terre il y a des sujets qui se lamentent, sinon sous l'oppression

des princes, au moins à cause des exactions de certains de leurs représentants ; l'innocence est souvent sans force contre la violence injuste, à ce point que les morts sont davantage à féliciter que les vivants, et que les plus heureux de tous sont ceux qui n'ont jamais vu la lumière. Si d'une part les efforts récompensés de l'homme industrieux suscitent la jalousie, par contre la paresse conduit à la misère. Et cependant combien peu sensés sont ceux-là qui se privent des moindres jouissances pour augmenter une fortune dont ils ne sauront que faire après leur mort ! L'homme est si faible, si douloureux, qu'il n'arrive point à se suffire à lui-même, et que, pour subsister, il a besoin de s'appuyer sur une compagnie quelconque, la vie de société étant la seule qui nous empêche de succomber à nos besoins inassouvis.

Les monarques, d'ailleurs, ne sont pas plus favorisés par le destin que leurs sujets. Les peuples se détournent facilement d'eux, les détrônent d'un jour à l'autre, si bien que tel sort de prison pour régner, tandis que tel autre qui était né dans la pourpre finit ses jours dans une extrême pauvreté.

Encore si l'inconstance des nations ne s'exerçait qu'à l'égard des souverains ! Elle aurait certaines excuses. Mais les hommes font preuve d'une légèreté plus coupable encore lorsque, ainsi qu'il arrive souvent, ils envisagent avec indifférence les réalités divines qui sont pourtant essentielles à leur suprême bonheur. Cela amène l'Ecclésiaste à traiter du respect, de la crainte révérentielle que chacun doit au Tout-Puissant. Sans transition, il décrit l'infortune des avares et proclame qu'il faut utiliser les biens que nous devons à la libéralité du ciel. Ceux qui sont privilégiés sous ce rapport ne jouissent pourtant pas d'une sécurité parfaite, car des événements pénibles, de l'ordre physique ou de l'ordre moral, peuvent à tout moment les empêcher de jouir de leurs avantages, dont bénéficiera peut-être un étranger.

III

Si nous en restions là, le livre nous apporterait peut-être plus de découragement que de saintes consolations. Heureusement sa seconde partie va rectifier, en les complétant, nos impressions initiales.

Elle nous indique d'abord en quoi bien des choses qui paraissent tristes, sont meilleures que celles qui nous plairaient au premier coup d'œil. En nous engageant ainsi à réfléchir sur la finalité de ce qui existe, l'auteur nous donne une excellente leçon de philosophie et prélude au nouvel éloge de la sagesse qu'il formulera tout aussitôt. Néanmoins l'expérience l'a rendu si prudent qu'il éprouve le besoin de n'excéder en rien, même dans la recherche de cette science suprême, qui ne peut produire d'heureux fruits que si elle est cultivée avec discernement, avec modération, et si sa pratique s'accompagne d'une dose raisonnable de modestie. Et de fait, tel fut souvent le double écueil où échouèrent beaucoup de philosophes antiques (nous n'aurons pas l'indiscrétion de parler des modernes) : l'outrance dans les doctrines qui les conduisit à l'erreur, et l'exaspération de l'orgueil qui les fit détester par un bon nombre de leurs concitoyens.

Dans ces limites, la sagesse nous sera infiniment précieuse, car elle nous enseignera à utiliser sainement la vie que le bon Dieu nous a donnée. Elle nous apprendra la docilité à l'égard du Seigneur, Maître du monde, dans la crainte qu'au jour de la mort et du jugement nous n'ayons de terribles maux à souffrir. Elle nous obligera à demeurer justes dans l'intime de notre âme, car bien souvent on a enseveli avec honneur des personnages que tout le monde vénérait, mais qui n'étaient au fond que des impies, dont la conscience était lourdement chargée aux yeux de l'Eternel. Les lenteurs de la justice céleste, lenteurs expliquées par la miséricordieuse patience du Très-Haut, ne doivent en rien rassurer les méchants, car les revanches du ciel, pour être parfois tardives, n'en sont pas moins inéluctables. De même, ni les malheurs qui affligent les âmes droites, ni l'insolente prospérité de certains criminels ne permettent de révoquer en doute l'équité du Très-Haut, qui se chargera de rétablir l'équilibre à l'heure déjà fixée par lui. Il nous faut donc respecter les décrets immuables et mystérieux du Seigneur.

Tels sont quelques-uns des services que nous sommes en droit d'attendre de l'étude de la Sagesse. Cette vertu est supérieure au courage, pourtant si fort prisé par les anciens ; mais il arrive trop souvent qu'on la néglige, surtout si elle brille chez un homme simple et pauvre, dont les avertissements seront méconnus et l'appui méprisé. Elle apparaît plus belle encore lorsqu'on la compare à la légèreté, à la folie qui inspirent la majeure partie des actions humaines.

C'est à l'heure du trépas que l'on se rendra un compte exact de la valeur dont elle est surnaturellement dotée. Il ne faut donc pas que les jeunes gens la méprisent, sous le fallacieux prétexte qu'ils peuvent espérer de longs jours encore ; ils doivent au contraire se souvenir de Dieu et réfléchir sur la vieillesse qui les attend, tandis qu'ils sont, pour l'instant, remplis de joie et de force. Des considérations de ce genre les mettront à même de mieux apprécier l'importance des vérités divines, par le contraste de leur immutabilité avec la vanité de tout ce qui passe ici-bas.

* *

Avec une simplicité très digne, l'Ecclésiaste termine son discours en recommandant la doctrine qu'il vient de développer. Il la résume enfin dans ce précepte : « Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là le tout de l'homme, et Dieu amènera en jugement tout ce qui se fait, au sujet de toute faute, soit le bien, soit le mal. » On ne saurait mieux dire, et cette exhortation finale montre, sans qu'aucune hésitation reste possible, l'intention de l'écrivain inspiré. S'il réduit à rien la valeur des avantages terrestres, ce n'est pas pour l'infécond plaisir de dénigrer ; c'est uniquement pour élever notre esprit jusqu'aux réalités supérieures, afin que notre vie entière, au lieu de se consumer à la poursuite des chimères, soit employée à notre sanctification. Que Dieu nous fasse la grâce de mettre ses enseignements à profit !

XXXIV

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Poème d'un éclat exceptionnel et d'un symbolisme profond, le *Cantique des Cantiques* est l'un des plus étincelants joyaux de la littérature orientale. Nul ne conteste la splendeur de son lyrisme ; mais parmi ceux qui le louent, il en est trop qui ne songent qu'à la forme extérieure de son style, sans découvrir les richesses cachées de ferveur religieuse qui en font le principal charme. C'est cette qualité prédominante que nous nous appliquerons à mettre brièvement en relief.

I

L'expression qui désigne l'ouvrage dont nous avons à parler équivaut à un superlatif non seulement en

hébreu, mais dans les autres langues de l'Orient. Ainsi Xerxès était-il couramment appelé « le roi des rois », pour indiquer la suprématie de sa puissance. Les Saintes Ecritures foisonnent de formules analogues : « serviteur des serviteurs, — prince des princes, — ornement des ornements, — cieux des cieux », qui, toutes, tendent à traduire un degré suréminent. « Cantique des Cantiques » veut donc dire « le Cantique par excellence », celui qui surpasse tous les autres, et cet éloge est considérable pour peu que l'on veuille songer au nombre de poésies sublimes qui fleurissent maints passages de la Bible. Il n'a, du reste, rien d'excessif.

On s'accorde à reconnaître que le livre fut écrit par Salomon lui-même. Quant au genre littéraire auquel il appartient, on peut le caractériser sous le nom d'idylle ou d'épithalame. L'ouvrage, en vers, est extrêmement court et se présente, la plupart du temps, sous les apparences d'un dialogue que l'usage a divisé en huit chapitres.

Les deux protagonistes sont Salomon en personne et la Sulamite. On a quelque peu hésité sur le sens à donner à ce dernier terme. Certains le faisaient dériver de Sunam, petite cité de la tribu d'Issachar, que l'on appelle actuellement Sulam, et dont l'Epouse aurait été originaire. Mais l'opinion la plus généralement admise y voit une sorte de féminin du nom du prince : la « Salomonite », si l'on osait dire, ou « celle qui appartient à Salomon. »

Le sujet du poème tient en deux mots : il célèbre l'amour et les épousailles du roi avec la jeune Sulamite. Mais ce thème si simple, si banal même, ne sert que de motif aux allégories les plus hautes, ainsi qu'aux plus saintes effusions.

Il faut se garder, en effet, de suivre l'interprétation des rationalistes qui n'ont vu dans ce chant qu'un hymne nuptial composé à l'occasion du mariage de Salomon avec la fille du roi d'Egypte. Rabaisser ainsi l'œuvre au rang d'une poésie de circonstance, c'est se condamner à n'y rien comprendre, car c'est la dépouiller de son caractère divin qui en est l'essence même. Malgré tout l'esprit qu'il avait — et celui qu'on lui attribue, — Voltaire n'a pas manqué de tomber dans cette erreur lorsqu'il a parlé, à ce sujet, en termes inconvenants, d'une « chanson de corps de garde ». Non, le Cantique n'est nullement un poème profane : il ne se sert des mots de la tendresse humaine que pour magnifier l'ineffable charité de Dieu.

Nous rejetterons également l'opinion, — hasardeuse, pour ne pas dire plus, — de ceux qui imaginent que le Cantique, composé d'abord à l'occasion des noces royales, n'a été utilisé qu'indirectement pour symboliser l'alliance supérieure de Notre-Seigneur avec son Eglise. Cette théorie, en ravalant l'ouvrage au niveau d'une simple adaptation, le rendrait peu digne de son divin Inspirateur. Elle n'est d'ailleurs pas plus conforme à la réalité que la première.

La vérité est, comme l'ont proclamé depuis des siècles les Pères et les Docteurs, que le Cantique des Cantiques chante à l'avance l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise qu'il a fondée et dont il a fait son épouse mystique. On peut aussi y voir, à titre secondaire, la célébration de l'alliance entre Jehovah et Israël, mais à condition que ce second objet ne nous détourne pas du premier, qui est essentiel : le Testament ancien n'était en effet que le prélude et la figuration de celui, plus parfait, qui devait suivre.

Enfin, rien ne nous empêche d'interpréter certains passages du livre, au moins par accommodation, comme une louange du lien qui rapproche du Christ, soit sa Bienh. Mère Marie, soit toute âme vraiment pieuse. Mais si nous pénétrons dans ce domaine, méfions-nous des hypothèses incertaines ou frivoles : la seule méthode sûre est de s'en tenir aux systèmes autorisés par le magistère ecclésiastique et consacrés par la Tradition.

II

Ces explications données, nous pouvons en venir à l'analyse du texte lui-même.

Ne nous étonnons pas, d'abord, de l'abondance des termes et des figures qui s'y rapportent à l'amour. Par le fait même qu'il s'agit d'un mariage de l'ordre mystique, il devient tout naturel que les comparaisons soient empruntées aux alliances qui se contractent chaque jour en ce monde. Nous aurons à nous souvenir seulement que, toutes les fois qu'il sera question de l'Epouse, notre esprit devra se rapporter à la Chrétienté, et que l'Epoux ne sera autre que notre céleste Rédempteur.

L'idylle débute par un appel ardent de la fiancée à celui qui fait l'objet de tous ses vœux. Elle est impatiente de le voir et de bénéficier de sa présence. Ce chapitre initial dépeint à merveille la situation de la communauté judaïque, à qui le Messie avait été annoncé à maintes reprises, et qui brûlait du désir de voir enfin luire l'heureux jour où il descendrait en ce monde pour le régénérer en le réconciliant avec l'Eternel. Mais, au cours de sa longue attente, la religion de Moïse avait dû subir plus d'une atteinte et avait quelquefois perdu un peu de son éclat primitif, à cause de la malice et des outrages des hommes : elle regrette donc que sa beauté ait été fanée par le vent orageux des persécutions, et ce trait s'applique également au christianisme des premiers âges, tourmenté, lui aussi, par les ennemis féroces de la céleste vérité.

Mais les filles de Jérusalem, c'est-à-dire l'ensemble des âmes fidèles, s'empressent de consoler la fiancée en qui elles reconnaissent, malgré tout, la plus belle de toutes les femmes. Elles l'encouragent à rechercher son divin Ami dans les lieux où elle le trouvera sans doute : n'est-il pas le Pasteur des peuples et ne doit-on pas le rencontrer parmi les pasteurs ? Les compagnes de la Sulamite lui proposent les dons les plus précieux et les parfums les plus subtils, afin que sa magnificence éclate mieux encore lorsqu'elle rencontrera enfin son surnaturel Epoux.

Et le voici précisément, cet époux si longtemps désiré ; le voici qui se présente avec une modestie qui laisse transparaître sa grandeur : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées, » dit-il simplement de lui-même. Un dialogue ému s'engage sans retard, où s'entremêlent les métaphores qui expriment la grâce et la puissance. L'Epoux conjure les filles de Jérusalem, qui forment le cortège nuptial, suivant les rites de l'antiquité, de ne pas troubler l'extase où se complaît sa bien-aimée. Puis il revient aussitôt à sa conversation avec celle qu'il comble des plus délicates et des plus enivrantes espérances.

Mais, hélas ! cette entrevue ne se prolonge pas longtemps. N'est-il pas vrai qu'après des moments de ferveur les âmes les meilleures retombent parfois dans des crises d'abattement et de délaissement, comme si Jésus s'était soudain éloigné d'elles ? N'est-il pas vrai encore que l'Eglise, en certaines périodes troublées, se sent un peu désemparée, comme si le Christ s'était endormi, ainsi qu'il le fit dans la barque de Pierre ? Est-ce un motif pour se décourager, pour